

Sur le coup.

Après, je me rendrai compte des choses.

Après, je pourrai appréhender que cette pièce n'était pas si longue, pas si mal éclairée, pas si décrépie...

Quoique - comme une impression d'accoucher dans une maternité d'un ex-pays de l'est tels qu'on pouvait les imaginer à l'ouest au temps de l'ogre soviétique.

Comment dire...

« Riant et sympathique » ?

Ouais, voilà.

N'oubliez pas les guillemets, surtout.

Genre la Roumanie ou la Bulgarie.

J'exagère ?

Sérieux, l'endroit a dû être peint par un manchot dépressif il y a cent ans et jamais retouché depuis. Jamais lavé non plus, ou à l'eau sale. Heureusement que les nouveaux-nés n'ont pas encore un sens esthétique très prononcé, sinon ils voudraient retourner *illico* d'où ils viennent.

C'est peut-être pour ça qu'il y a de plus en plus de femmes qui veulent accoucher chez elle. Même le squat pourri et insalubre à cent mètres de chez moi est plus accueillant que ça.

Parfois, je me dis que ceux qui président aux destinées financières de l'hôpital public n'y mettent jamais les pieds, en fait - ils doivent avoir une santé de fer et pas d'enfants, c'est pas possible - ou alors, ils y viennent seulement en visite officielle, une visite revue et corrigée à la sauce Disney, comme ces couloirs de la fac où j'ai étudié, ceux repeints de frais, ceux du parcours de la visite du ministre - et seulement ceux-là, le reste peut continuer à tomber en ruine, on s'en fout.

Comme quoi, ça rend bien absurde et con d'avoir trop tout le temps le doigt sur la couture du pantalon (et la langue bien dans le c... du patron, ça rime aussi).

Je m'égare.

Je voulais dire qu'après, je pourrais remettre les choses en perspective.

Mais sur le coup...

Non.

Je vous raconte :

Sur le coup, je viens à peine de quitter mon brancard et...

Comment ?

Non, je ne viens pas d'accoucher.

Mais non.

Pas moi.

Moi, je suis un garçon, je ne peux pas accoucher.

Sauf si vous lisez ce texte au vingt-troisième siècle et que la médecine permet désormais des miracles. Mais moi, à mon époque, je vous jure que non, je ne peux pas.

Bref.

Retour arrière.

On est deux semaines trop tôt. Le gamin se présente en siège, les médecins nous ont proposé un rendez-vous pour tenter de le retourner en malaxant le ventre de ma femme. C'est pour ça qu'on est là.

À l'hôpital.

Pas pour accoucher.

La veille, je trouvais l'idée marrante.

- Chérie tu vas avoir un massage gratuit.

- Idiot.

Oui.

Il y a un moment où on se rend compte qu'on est là pour ça - faire l'idiot, leur occuper l'esprit, faire en sorte que les futures mamans ne tournent pas trop en boucle autour de ce qui les attend.

Surtout quand c'est la première fois.

Surtout quand tout ce qu'elles ont pour visualiser la chose, c'est de vagues souvenirs du film bien gore qu'on nous montre en quatrième. Vous le voyez ce film ? Si vous êtes de ma génération, vous vous en souvenez forcément.

Allez savoir pourquoi, quinze ans après, au moment d'accoucher à leur tour, c'est pas vraiment le bonheur soulagé des cinq dernières secondes du film qu'elles ont retenu le plus, les futures mamans.

Du coup : angoisse. Nécessité d'un idiot marrant.

Pour penser à autre chose.

Le mari (conjoint / compagnon / facteur - rayez les mentions inutiles.) - l'idiot.

Celui qui prend la voix de Dark Vador pour parler à son ventre :

- Bébé!

Kshhh, kshhh

- Je suis ton père !

Elle lève les yeux au ciel, mais elle sourit.

(Bébé, parce qu'on sait que c'est un garçon mais qu'on n'est pas encore fixé sur le prénom. J'aurais trouvé drôle de l'appeler Luke. Pas elle. OK. On a encore deux semaines pour finir de se décider.)

Bref, on y va tranquille.

C'est pas pour tout de suite.

On s'est même payé le luxe de bien dormir la nuit d'avant.

- Je mets les vêtements de naissance dans la poche avant du sac, OK ?

- Euh... Pourquoi tu prends le sac ?

- Ils l'ont dit au cours de préparation à l'accouchement. Le dernier mois, tu te trimballes le sac en permanence. Dès que tu sors. Au cas où.

- Au cas où ou au chaos ?

- Quoi ?

- Rien, je déconnais (pas trop, l'idiot, quand même... Faut doser, mon garçon.)

- Tu te souviens ? La poche de devant.

- Oui, oui.

Oui-Oui - le petit pantin tête de bois - je ne me souviens pas. Ou déjà plus. Je ne sais même pas vraiment de quoi elle parle mais j'évite de la contrarier. Depuis qu'elle est enceinte, elle a parfois des humeurs étranges, elle est à fleur de peau. Alors je dis : oui, oui. Je souris. Ça passe.

De toute façon, je la connais, si c'est important, elle va me le répéter douze fois dans la voiture pendant le trajet, il y en aura bien une où j'entendrai.

En temps normal, c'est comme ça que ça se passe.

Sauf que là, je ne sais pas ce que j'ai, depuis la veille je suis littéralement obnubilé par la pression de la douche. Une pression trop faible. La pomme de douche est trop vieille, cassée, bouffée par le calcaire. Et le tuyau fuit. J'en suis à me doucher cheveu par cheveu, un toutes les dix minutes. C'est long.

Donc : obsession.

Je dois la changer (la douche, pas ma femme) - il faut que je la change. Ça sera une surprise pour elle (ma femme, cette fois, pas la douche – quoi que... Elle ne s'y attend probablement pas non plus, la douche, à passer de ma salle de bain à la poubelle, mais ce n'est pas la question). Une bonne surprise pour elle, je suppose, vu qu'elle a les cheveux plus longs que moi.

J'en ai même rêvé cette nuit, de la pomme de douche.

Et je n'ai même pas l'excuse des hormones.

Arrivée à l'hôpital, confiant, détendu.

Focalisé sur le débit de la douche.

Et du coup, j'ai loupé les douze rappels du truc important, je ne sais absolument pas ce que je ne devais absolument pas oublier.

Mais pourquoi s'en faire ?

On est là pour retourner le bébé, pas pour accoucher. On le retourne et ensuite on s'en retourne, on rentre chez nous, on se mate un film tranquille dans le canapé.

Elle me le redira dans deux semaines, son truc.

À ce moment-là, la pomme de douche sera changée.

Je pourrai mieux focaliser.

Sur elle.

Tout ira bien.

Comme les gamins, je veux croire aux signes du destin, à la magie : si je change la pomme de douche avant la date de l'accouchement, tout se passera bien.

Sauf que ce n'est pas ce qu'il s'est passé.

Ils n'ont pas pu le retourner.

- Le bloc est prêt. L'anesthésiste est là pour la péridurale. On emmène votre femme. On va l'accoucher par césarienne.

Pardon ?

Comme ça ?

Même pas, je ne sais pas moi, un faire-part pour me prévenir avant. Un coup d'essai. Un jingle, une page de pub histoire de décompresser avant d'entrer dans le vif du sujet...

Non ?

Ah bon.

Après, je me rendrai bien compte qu'ils ont dû nous en parler quand nous avons pris le rendez-vous. De cette possibilité. Forcément. Ils disent les choses, ici, j'ai l'impression - ils les disent même parfois un peu... Disons qu'à force d'utiliser des gants pour opérer, il ne doit plus leur en rester à prendre pour nous parler.

Ici, ils sont cash.

Ils nous l'ont forcément dit.

Je n'avais pas entendu, pas écouté. Elle non plus.

Le genre : tu télécharges un jeu et tu as lu les petites lignes sur le danger de jouer avec excès ou la possibilité de crise d'épilepsie ? Mon œil ! C'est les autres qui font des crises d'épilepsies parce que leur bébé ne se retourne pas et qu'il va falloir accoucher par césarienne avec excès. C'est pas toi. Pas moi. Jamais. Ça ne sert à rien de lire les petites lignes.

Sauf que là, si. C'est moi.

Opérer ?

Anesthésiste ?

Où ça, un anesthésiste ?

Ah oui, le type derrière moi, celui avec une seringue de quinze centimètres à la main et qui a le rire et la tête du prêtre fou dans "Indiana Jones et le temple maudit" - je ne l'avais pas vu celui-là, il sort d'où ?

Nan mais, on était venu pour un massage, pas pour...

Voilà, c'est là.

J'ai dû avoir un moment de faiblesse.

Une absence.

D'où le brancard.

Je me réveille donc sur un brancard, dans un couloir, croisant ma femme sur son brancard à elle, en route pour le bloc, tous les deux avec des têtes de cancéreux en phase terminale.

Petit arrêt bisou, pourvu que ce ne soit pas le dernier.

- A tout à l'heure, chéri, qu'elle me dit. Courage.

Merci. Il va m'en falloir...

Après, je ne sais plus trop.

L'enchaînement des choses.

Avec des flous et des trous entre.

- Vous avez prévu des vêtements particuliers pour la naissance ?

- J'avais prévu de mettre un jean et un pull, vu que ce sera en janvier.

- Pour le bébé, je veux dire.

Ah oui.

Pardon.

C'était même pas pour faire l'idiot. Ce n'est pas elle qui accouche, elle n'a pas besoin que je fasse l'idiot pour la rassurer.

Ou plutôt si - c'est elle qui accouche ma femme qui accouche - qui va le faire - c'est bizarre cette utilisation d'un même verbe pour les deux côté de l'action qu'il recouvre, non ?

Je ne sais absolument plus comment j'ai pu passer de mon brancard à cette salle, ni où je suis, ni d'où sort cette femme en blouse, je pourrais presque jurer qu'une seconde plus tôt, elle n'était pas là.

C'est inquiétant.

Mais j'ai le fameux sac dans les mains. Celui qu'on a mis une après-midi à faire avec ma femme et qu'elle a constamment modifié depuis - chaque jour un ajout, un retrait, quelque chose.

Je ne sais pas depuis quand je le tiens. Je l'avais posé sur une chaise, je crois. Je soupçonne la femme en face de moi de me l'avoir collé dans les mains à un moment ou à une autre.

Je l'ouvre, je fouille dedans, j'en sors des trucs. Complètement au hasard mais avec enthousiasme et détermination, pour essayer de donner le change (c'est le cas de le dire) et faire croire que je sais ce que je fais. Parce que je suis un mec, le futur père - et le modèle

attentionné, impliqué et responsable qui partage tout avec sa femme, hein, pas le guignol qui n'a rien suivi.

Un père moderne.

Si elle m'avait donné un sac de courses, je lui filerais des poireaux et du dentifrice avec la même détermination ?

Ouais...

Je le sais.

Elle le sait aussi, vu son sourire - mince ! - je suppose qu'elle regrette vaguement de ne pas m'avoir donné une trousse de bricolage à la place. Juste pour rire. Parce que, vu le décor dans lequel elle travaille, il ne faut sans doute pas manquer une occasion de s'en payer une bonne tranche. Et que, paumé comme je l'étais, elle aurait pu en profiter pour me faire repeindre un mur. Ça aurait toujours été ça de gagné.

Un body, un pantalon, un pull, des chaussettes, un bonnet.

- Tenez.

J'ai l'impression d'oublier quelque chose d'important.

- Merci. Attendez là.

J'attends.

Tout seul.

Donc, sur le coup, la pièce me semble immense. Je suis à cent mètres de la porte, au moins. Ça pue la déprime. La fenêtre est minuscule et le ciel gris ne laisse passer que très, très peu de lumière.

Ma femme est entre la vie et la mort, la vie de mon fils est en ballottage et je suis là, coincé comme un con, mort d'angoisse, les jambes flageolantes, la bouche horriblement sèche, la pensée en roue libre avec le catalogue salle de bain de Casto en toile de fond.

Ça fait au moins une heure que je suis là.

Merde !

Je dois agir !

(En fait, il faisait plutôt beau et ensoleillé pour un mois de décembre, la pièce était de dimensions normales, la fenêtre aussi et je n'y ai pas attendu plus de dix minutes.

Mais ça, c'était après.

Sur le coup...)

La porte s'ouvre.

Ah !

La sage-femme entre (ou est-ce une infirmière ? Une pédiatre ? Une aide-soignante ? Un plombier ? Bon sang, je n'y comprends rien à leur code couleur des blouses et déjà que je suis physionomiste comme un poisson rouge en temps ordinaire, alors aujourd'hui... je ne sais pas qui c'est, cette femme, ni quelle peut être sa fonction.

Du coup je n'ose rien dire, de peur de dire une connerie, de me tromper de titre, de l'appeler « votre honneur » ou « madame la directrice » - déjà que j'ai dû passer pour le dernier des derniers avec le petit épisode des brancards...)

Bref, elle entre.

Je ne dis rien.

Elle non plus.

On dirait qu'on est filmé au ralenti.

Elle tient quelque chose dans les bras.

Sur le coup, je pense que c'est le cadavre de mon fils, que je dois le reconnaître pour qu'ils puissent l'inhumer en compagnie de ma chérie morte dans d'atroces souffrances - et aussi, très vite, signer une autorisation pour qu'on prélève ses reins, ses poumons, son cœur, sa rate, son pancréas, ses orteils - tous ses organes sains dont des gens très malades ont besoin.

Je crois que je vais avoir une attaque.

Ma vie de père a à peine commencée qu'elle est déjà dévastée.

C'est trop injuste.

C'est...

Non, il bouge.

Nom de Dieu, je l'ai vu bouger !

Elle est là.

Elle me le colle dans les bras.

Avec un biberon.

Puis elle disparaît.

Je vous le jure : elle DIS. PA. RAIT !

David Copperfield est sage-femme à la maternité de Saint-Germain en Laye ! Ou Garcimore – hi ! Hi ! Hi ! L'a dichparoute ! Je n'ose pas regarder ce qu'elle m'a collé dans les bras, de peur de découvrir un lapin blanc avec les dents et le rire de Denise Fabre.

C'est le jour le plus étrange de ma vie.

Rien ne paraît réel.

Sans compter que j'ai les cheveux dégueux, faute du temps nécessaire, ce matin pour les laver avec cette cochonnerie de pomme de douche défectueuse.

Je panique.

Reviens madame !

Ils ne peuvent pas me laisser comme ça.

Tout seul.

Si je le fais tomber ? Si je lui donne trop à manger ? Ou pas assez ? Je ne sais même pas comment on fait. Je n'ai pas révisé. J'ai fait semblant de lire "Tout se joue avant six ans" pour lui faire plaisir et la rassurer mais en fait, je me suis gavé de BD.

En bébé, je suis complètement novice.

Je pensais avoir encore le temps...

Et si je lui fais peur ? Si je lui fais mal ?

J'ai le droit de l'embrasser ? De lui parler ? C'est fragile comment la peau d'un bébé ? Ses oreilles ? J'ose à peine l'effleurer. J'ai peur de le casser. Je vais lui murmurer tout bas des trucs de bienvenue. C'est bien, ça, non ?

Ouais, mais je lui dis quoi ?

- Bienvenue.

Pas mal, bon début.

Et si ma tête ne lui revenait pas ?

Je le regarde.

Enfin.

(Ouf! Ça n'est pas un lapin)

Je ne peux pas vraiment dire qu'il me regarde. Il doit me voir comme une grosse masse floue. Pour les cheveux, j'ai encore une chance, du coup – de les avoir lavés avant qu'il apprenne à focaliser, je veux dire.

Et ?

Ah ! Oui : le biberon.

Non, pas dans le nez, je ne crois pas.

Voilà...

Il a l'air content.

Oh ! Putain ! Merde ! Ça marche !

Il mange !

Je ne l'aurais pas dans les bras, je danserais. Là, je n'ose pas. Je ne sais pas où le poser. C'est à moi qu'on l'a confié. Je ne le lâche pas. C'est le mien.

Mais j'ai quand même envie de danser.

Ça marche, quoi !

(Pour mon dernier iPad, je suis tombé sur le vilain petit canard de la série, rien ne marchait, j'ai dû le faire changer – alors maintenant je me méfie.)

- Vous êtes son papa, maintenant.

Quoi ?

Sérieux, elle n'est plus là mais elle me parle dans ma tête, la sage-femme... Ou alors, elle m'a dit ça avant de me planter là, mais il faut un peu de temps pour que le monde extérieur parvienne jusqu'au centre de contrôle à travers la gelée de ma tête.

Papa...

Qui a bien pu l'habiller comme ça, au fait ?

Des fringues trop grandes, avec des couleurs qui ne vont pas ensemble, trop moches. Je ne comprends pas comment on a pu oublier de mettre de côté des fringues adaptées et sélectionnées juste pour la naissance. On aurait pu les mettre dans la poche de devant du sac, par exemple, je me serais moins fait suer à fouiller dans le bazar.

Parce que, là, il nage dedans, c'est grotesque, c'est...

Je croise vraiment son regard embué. Il a un petit froncement du nez et ses doigts s'enroulent autour de mon index.

Je n'ai jamais cru au coup de foudre.

Mais je suis tombé amoureux de ma femme en quoi ? Un regard, un crayon mordillé, une phrase murmurée - peut-être quinze secondes.

Et à ce petit machin là...

À peine trois pour devenir le centre de mon monde et faire de moi son père.

Sur le coup

Kshhh - kshhh

Je suis son père.